

pure est préférable aux turbulentes émotions, aux âpres jouissances de cette fièvre d'un moment que les hommes d'imagination appellent l'amour ? Sonde ton cœur, ami, et au fond de ce sentiment que ta faiblesse te fait croire insurmontable, tu ne trouveras que l'égoïsme.

— Ah ! Prudy, m'écriai-je avec amertume, vous me méconnaissiez comme je vous ai méconnue !... Mais non, pourtant, le souvenir est là qui vous montre à ma pensée toute autre que je ne vous vois aujourd'hui. Qui peut vous avoir changée à ce point !

Prudy me montra du doigt le ciel et le vieillard qui nous précédait d'un pas ferme et digne.

— La pensée de Dieu, dit-elle, et l'exemple de mon père !

Nous arrivions en ce moment devant le perron de la maison du docteur, située à une portée de la ville. Je fus introduit dans un petit salon propre et rangé, où nous primes le thé. La soirée s'écoula rapidement dans les détails d'un entretien attachant. Le vieux Lyland possédait une instruction, sinon variée, du moins substantielle. Sa droiture et sa simplicité pleine de sens lui faisaient envisager les choses d'une façon toute primitive et imprimaient un caractère d'originalité naïve à ses jugemens. Il traitait sa fille avec une tendresse mêlée de dignité, et paraissait avoir complètement perdu la mémoire de son absence et de la faute qui l'avait causée ; mais Prudy, par sa soumission attentive et son extrême réserve, témoignait assez que, pour sa part, elle n'avait rien oublié.

On parla musique, je demandai à Prudy la vieille romance si populaire : *sweet home*, etc. ; la jeune femme ne se fit point prier et se mit au piano. Elle chanta d'une voix si touchante cet air mélancolique, qu'en contemplant ses grands yeux bleus levés au ciel, son profil d'ange encadré dans les boucles négligentes de ses cheveux châtain, je sentis un regret désespéré me mordre le cœur. Mes yeux se mouillèrent, ma vue se troubla, et me penchant vers elle, je balbutiai à son oreille je ne sais quelle parole passionnée. Prudy rougit jusqu'au cou, ses paupières battirent vivement, la voix lui manqua subitement. En ce moment une main me toucha l'épaule et la voix grave du vieux Lyland résonna comme la trompette du dernier jugement.

— Tu n'es pas marié, n'est-ce pas, mon fils ?

Je murmurai quelques paroles sans suite, tandis que Prudy, pour cacher son émotion, fouillait dans les cahiers de musique ; le vieux docteur continua :

Assez comme cela, la musique est un art dangereux qui ébranle les cœurs et réveille les passions. Nos aïeux étaient plus stricts et ne la permettaient que dans les temples, pour louer Dieu. Allons, ma fille, la prière du soir, et laissons à ce jeune homme le temps de prendre un peu de repos, puisqu'il doit se rembarquer de grand matin.

Prudy obéit et lut à haute voix un chapitre de la Bible, puis récita un psaume dont son père et sa sœur lui renvoyèrent les versets. Ensuite, ils adressèrent au ciel une fervente prière pour appeler sa protection sur tous ceux qui souffrent sur la terre. En parlant des voyageurs exposés aux colères de l'Océan, la voix de la jeune femme trembla légèrement et elle s'interrompit un instant.

Je me levai enfin ; il me fallut pour cet effort une grande fermeté, car je sentais le cœur me manquer. Prudy était fort pâle, pourtant elle semblait si tranquille que son sang-froid me donna du courage.

— Bonsoir, mon fils, me dit le quaker, que Dieu bénisse ton voyage et réalise tous les

vœux que nous faisons pour ton bonheur à venir.

Il ouvrit les bras et je m'y précipitai comme dans ceux d'un père.

— Reviens nous voir un jour, continua-t-il, cette terre est hospitalière pour ceux qui sont bons, et productive pour ceux qui travaillent. Si jamais tu te trouves seul au monde, n'oublie pas qu'il y a ici pour toi une famille.

— Oui, reprit Prudy de sa voix douce et pénétrante, un bon père et une sœur. Elle me tendit sa main que je baisai.

— Donne-lui donc le baiser fraternel, me dit en souriant le quaker.

J'effleurai de mes lèvres la joue de Prudy. Tout à coup elle s'échappa et revint presque aussitôt un livre à la main.

— Je n'ai point oublié, dit-elle, nos discussions au sujet de la morale, et tu sais que je te trouvais souvent trop indulgent pour ce que le monde appelle des concessions nécessaires. La société où tu vas vivre, mon frère, si j'en crois tes récits, ne se soumet pas très-rigoureusement à ce qui est uniquement droit et juste. Je veux donc te donner, avant de partir, un guide sûr qui nourrira ce qu'il y a en toi d'instincts généreux, et te rappellera en même temps les amis dévoués que tu laisses ici.

Je pris le volume : c'était *l'Essai sur les principes de morale et les droits individuels et politiques des hommes*, par Jonathan Dymond, l'une des lumières de la secte des Amis.

Un moment après, j'étais seule dans la rue obscure, retournant machinalement le livre entre mes mains, les yeux fixés sur les deux fenêtres éclairées de la maison. Je les vis s'éteindre successivement sans qu'une main furtive vint soulever le coin du rideau : une Espagnole ou une Française n'y eussent certainement pas manqué. Je regagnai à pas lents mon hôtel de Chesnut-street. Le lendemain, après un de ces déjeuners silencieux qu'exécutent à la hâte 150 voyageurs réunis dans la même salle, dès que le gong retentissant eût annoncé le départ, je sautai sur le bateau à vapeur et vis s'ouvrir encore une fois devant moi les eaux vertes de la noble Delaware.

Quand je touchai le quai de New-York, les matelots, grimpés sur les vergues de la *Ville-de-Lyon*, s'occupaient activement à déferler les voiles. Une brise favorable fraîchissait à l'ouest, un gai soleil souriait sur la baie, tout était prêt pour appareiller ; je n'eus que le temps de sauter sur le navire où mes effets avaient déjà été transportés. Une heure après, le puissant paquebot fendait l'Atlantique, la proue était tournée vers la France, la France que je rêvais ! à laquelle j'aspirais depuis six ans d'une vie errante, et à qui je tournais le dos mélancoliquement assis sur l'arrière du bâtiment. Ma pensée était loin d'elle, et mes yeux ne pouvaient se détacher de cette terre étrangère, où pourtant tout m'était indifférent, hormis un seul être !

Quand le rivage eût disparu sous l'horizon, mon regard s'abaissa sur le sillage tournoyant dont chaque vague semblait emporter en fuyant une parcelle de mon âme, et je me livrai à d'amères réflexions. Je me disais que cette lutte perpétuelle contre nos penchans, que la société nous impose, lorsqu'ils se trouvent en opposition avec les lois, n'était réellement qu'un absurde préjugé, un sacrifice odieux de notre bonheur individuel ! Je me demandai si ce qu'on appelle la raison était bien la raison, et si la voix instinctive du cœur ne méritait pas mieux d'être écoutée ? S'il n'était pas plus simple de s'aban-

donner à cet irrésistible élan de la nature qui, pareil à l'instinct physique de conservation, pousse notre âme à la possession de la félicité ?

Enfin, de paradoxe en paradoxe, je me demandai si le hasard n'était pas une sagesse de la Providence plus profonde et mieux entendue que tous les calculs de l'humanité ? Puis, passant à l'application, le cœur d'une femme telle que cette adorable Prudy que je quittais sans retour, n'était-il pas un trésor inestimable bien au-dessus de tout ce que poursuit l'ambition des hommes ? Belle, aimante, instruite, la sainte loyauté de son caractère et sa triste expérience de la vie lui faisaient désormais un sûr rempart contre la séduction. Il est vrai qu'elle était mariée ; mais la séparation est chose usitée aux Etats-Unis ; l'inconduite, l'abandon de son mari laissaient à Prudy toute liberté à cet égard. D'ailleurs un aussi mauvais sujet avait cent chances de plus qu'un autre de se faire casser la tête, ou de mourir d'une façon quelconque. Alors, une fois veuve ou divorcée, qui empêchait qu'une affection persévérante comme la mienne ne reçût sa récompense !... — Mais non ! m'écriai-je en me frappant le front, elle ne m'aime point !... J'ai fait un rêve sur ce navire ! ce fut pour elle le délire d'un instant ; aujourd'hui, Dieu et son père ont seuls place en son cœur !... Un mot d'elle m'eût fait rester à jamais à ses côtés ; elle le sait bien, et elle ne l'a point prononcé !... Quelle folie aussi de me passionner pour une quakeresse ! En me dépitant ainsi, je froissais les feuilles du volume de J. Dymond, que Prudy m'avait donné. Quelques mots espagnols écrits au crayon à la hâte sur la dernière page frappèrent mes yeux. Il y avait :

Tuya por siempre !

“ A toi pour toujours !... ” Et je suis parti !

Là finissait le récit de Léon Duval. Le mois dernier, après un long silence, j'ai reçu enfin de ses nouvelles. Il s'est fixé à Philadelphie, où son talent reconnu lui a valu de nombreux travaux ; et comme il arrive souvent (soit dit en passant à l'éloge de la Providence) pour les choses qu'on désire avec ardeur et constance, le vœu secret de son cœur s'est enfin réalisé.

Le mari de Prudy s'était réfugié à Baltimore pour se dérober à ses créanciers ; il imagina de mettre à prix la liberté de sa femme, et offrit de se séparer d'elle juridiquement, moyennant le paiement de ses dettes les plus criardes. Le docteur Lyland accepta la proposition avec empressement, et, depuis deux mois enfin, Prudy était libre. Dans quelques jours, m'écrivit Léon, elle sera ma femme !... Il ne me dit pas s'il compte se faire quaker ; mais il croit fermement au bonheur pour le reste de ses jours, et cette foi-là en vaut bien une autre !

A. DE JONNES.

Le Commerce.

CRITIQUE.

La Bible en Espagne.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Vous avouerez sans peine que de pareilles scènes étaient bien faites pour donner à George Borrow quelques doutes sur l'opportunité de sa mission évangélique. En effet, le temps était-il bien propice à l'accomplissement d'une pareille entreprise ? Ce royaume malheureux, exposé à tant de fureurs abominables, avait-il donc l'esprit assez calme pour comprendre et pour lire avec joie, avec profit, les sept cent deux mille mots que contient la Bible, et les